

EXTRAITS

L'ENCORE UNE AUTRE DE DEUX AUTRES-Est-ce que comme j'écoute ça va ? Est-ce que ça te convient ? Sinon, je peux essayer de changer la position entièrement de mes yeux, mettre ou envoyer mes deux yeux un peu plus loin. Si ma façon d'écouter ne convient pas, si ma façon d'écouter te donne plutôt envie de te taire, surtout dis-le moi. Parce que je fais pas exprès. Ou bien si, mais exprès c'est pas que c'est une décision, tu comprends ? (Par exemple je suis pas sûre que même me suicider ce sera moi qui décide). Est-ce que ma façon d'écouter est épuisante ? Est-ce que je t'épuise ? Si tu veux, je te donne un tout petit mode d'emploi, pardon, et on reprend après la conversation comme une conversation, si tu veux, tu peux essayer de me montrer, en douce, la façon dont tu aimerais être écouté, en m'écoutant moi, et je crois que je comprendrai, je ferai la même chose d'œil, ou la même permission que tu donneras à tes doigts, de continuer à vivre, même si je parle, et je ferai pareil, quand ce sera toi : je bougerai mes doigts, pour que tu saches que je t'écoute, et ne pas t'épuiser.

LA STAR - -On m'a amenée hier en thérapie. C'en était une en grand groupe alors on était la star qu'à son moment de parler, et le reste fallait être une star d'écouter ou regarder, et pour ça, encore le mieux, c'est se taire vraiment beaucoup, comme, son visage, tout le rentrer dans son oreille et ses yeux, et même si ça dévore toute la concentration et qu'y'en reste plus beaucoup justement pour écouter ou regarder et surtout en penser quelque chose. Et même si personne dans la salle a remarqué que j'étais une star, je me dis j'en ai peut-être été une pour Dieu. C'était dans la grande salle en bas du foyer. Elle a pas de couleur mais plein de chaises. Après, on a les a rangées les chaises, l'une sur l'autre et tout le monde a semblé content de participer. Comme les gens qui ont fait un bon repas, et à qui on sourit. Et même si, pour les chaises, personne entre nous on s'est dit c'est délicieux. Certains pendant la thérapie ont dit des choses longues et des choses plus courtes. Des choses en pleurant et des choses à la fin en souriant et quelqu'un d'autre encore plus tard a dit machin il sourit c'est pour pas pleurer. Moi, ni je pleure ni je souris. C'est pour ni pleurer ni sourire. J'ai dit des choses vraies la plupart. De toute façon plus tard dans le couloir, quelqu'un a dit aussi: si ça a été dit c'est que ça doit être pris pour vrai, même si c'est faux. Comme si on ramène une chose jaune sous un projecteur bleu, le jaune sera bleu et peu importe qu'en fait il soit jaune. Le mot en entier pour ça c'est autorité de la chose jugée. C'est un mot phrase, pour s'accorder sur un litige, sinon on n'en finit pas, entre jaune et bleu et chacun avoir ses yeux.

LA FEMME-Et ainsi c'est encore toi, ce soir. Mille fois ça aurait pu n'être plus toi. A mille endroits des semaines, dans les petits fuites des soirs. Quand les enfants étaient tristes. Nos enfants pas assez joyeux. Ainsi c'est toi, ce soir, encore, et la vie a pris toute sa forme ça y est, et l'on vieillira, je serai là les fois pour toutes les angoisses, si on redevient enfant, vieux gâteaux séniles enfants nous faisant dessus, je serai là, si tu pleureras en appelant maman, je serai là, ta femme, et si même plus tard tu pleureras en appelant même la voisine, madame, je serai là, quand slip sourire aux fesses, je serai là, et quand les enfants viendront, on ne dira rien ou le moins possible, on aura notre vieillesse comme un secret, parce qu'eux aussi, on leur aura demandé de nous cacher, les fois qu'ils pleurent, les soirs qu'ils ont pleuré, en premiers étudiants, et quand ils ont eu peur de mourir, il ne nous ont pas appelés et ne se sont pas appelés entre eux. Alors on ne dira rien. On aura nos deux assiettes et les moitiés de repas, du midi qu'on garde pour le soir. On aura nos habits à nous passer l'un l'autre, ton gilet à écarter avec mes mains dans ton dos le temps de tes bras dans les trous. Bien sûr c'est moi qui vais m'occuper de toi. Les enfants on ne leur demandera pas. Nos corps. Il faudrait vieillir mais n'avoir plus de corps, au lieu que de plus en plus. Les escaliers et la maison inhabitable. Et le souffle qui

continue, qu'on prend et qu'on rend au ciel, mais qui va dans nos trachées comme des os de verre, et même respirer fera comme l'hiver le petit froid tout pressé contre le chaud de la veranda, et le froid contre le chaud, les porcelaines cassaient dans nos doigts, sans bruit, comme sont tombées une à une toutes les dents de lait, si on les avait enterrés, les trois sourires des enfants, ou en les mélangeant, toutes leurs dents et les petites chutes dans la bouche, la dent au bord de leurs lèvres, ils arrivaient au début de la pièce comme si c'était grave, et ils pleuraient, fiers et effrayés, et toutes les années de les perdre, les petits cadeaux plein les tiroirs, en avance, pourquoi je me rappelle de tout, pourquoi maintenant je me rappelle? Mais sur le moment je faisais. Et si j'étais mère, aujourd'hui, si j'étais mère, je ne sais plus. Je suis née loin d'ici et ça s'appelait la France. L'Algérie. Je vais mourir et dormir loin de la terre battante, et ça s'appellera le cycle. Est-ce que tes parents tu les vois? Le soir tu les vois? Moi non, tu sais. Pas dans les tourterelles, pas dans le petit tour au toit des colombes. Il n'y a rien que l'odeur de l'escalier de maman. Et quand la femme de ménage de l'immeuble partira, l'odeur de maman partira dans son seau. Je serai là. J'ai peur, alors je serai là pour te rassurer. On ne dira rien, aux enfants. On vieillira qu'ensemble.

RAIDE-Et moi l'enfant par famille qui n'aurai pas eu d'enfants. Mon Dieu il faut bien la force des tragédies pour, raide, à peu près digne, se tenir et que, torse indemne et rectiligne, de ne jamais s'être propulsé vers d'autres altitudes, notamment celle dedans qui y aurait glissé un nouvel enfant, le corps annonce: Je suis le dernier morceau fille ici de l'arbre -Tandis qu'à côté branche et branche poussent, et les frères me font des neveux. Et il faut bien, en tous cas moi il faut, les tragédies, pour trouver force et foi, les tragédies, les proférantes des hauts des montagnes, les paroles dites, sous ciel entier, pour avoir le droit de vivre et que, sans nous éviter, le vent nous souffle aussi dessus : Vis, comme tu es vis, tu mourras simplement un peu plus brune que tes frères, d'avoir préféré le soleil à l'existence.

LA CHAISE AUTISTE-Si c'est sûr d'être écoutée, je sais pas, pourquoi j'irais. Faut se suivre soi, comme les pas dans la neige, pas laisser trop de silence entre deux semelles. J'ai mal mais que mes bras, mes pieds tête, le reste, le monde, j'ai pas, comme faire couler une musique dans une forêt sourde, un grand ongle à soi qui sent pas. Bientôt à nouveau la lune, son petit trou blanc, d'avoir escaladé assez. Elle a trouvé sa place, la lune. Le ciel court en temps réel. De tout petits lacs comme des abeilles noires ou des trous de mémoire. Les pensées comme des petites chaises d'une seconde, dedans. Les saints ont eu une table. Leurs mots, montés venus du bois. Je suis debout comme une chaise. Parfois il faut rien faire que dire. Être tranquille comme une brique l'après-midi, quand le soleil est là jusqu'à loin dans le soir. J'ai ma foi dyspraxique. On m'a dit. C'est être pas coordonnée et par exemple la langue dit des mots, ça en fait d'autres. Je parle. Ça fait ma voix. Je suis pas toujours obligée de parler. Pas comme avec un bâton. Je peux taire la voix qui parle. J'aurais dû accrocher des cœurs et des couteaux. Pardon, des couleurs. Ça aurait été joli, facile comme guinguette. Le ciel est grand nu. Les roches rouges, humides d'une eau qu'on voit pas, tellement elle est là de long. On pousse des bateaux, des immeubles, une tour. C'est la même seule matière du monde. Parfois ça me fait peur. D'autres, ça m'existe. Pardon, m'excite. Normalement personne n'entrera. C'est tranquille ici. On a chacun mission dans sa main. Comme un fruit, exact et simple. À part éventuellement petite pierre, personne ne viendra. C'est fermé comme de la boîte. On est grande tour d'époques. La terre est pas si ronde. Ça s'existe tout le temps. On a des dents en haut de réel partout la bouche. Comme jouer d'un instrument dans un instrument. Des dents les pieds d'ici. C'est pour vérifier une absence. Pardon. La présence. Je vais poser une question. Une question simple. J'ai appuyé un fleuve. Il faut toujours vivre. Pourquoi être sur terre est tout ce qu'on a et par contre ça suffit pas ? Qu'est ce que vous aimez? La terre est debout depuis long. Jusqu'ici le ciel tient. La musique c'est pour aller toucher les bras d'enfants couchés comme des rivières. Ca va vous ? Très peu de terre s'arrête. Peut-être qu'on n'est pas encore né. L'eau la voix de la pluie. L'eau est toujours dans l'eau. L'eau est dans l'eau, quand l'eau n'est plus dans l'eau il n'y a plus d'eau. J'ai arrêté beaucoup de choses longtemps. J'ai

toujours les mains. Je me nourris. C'est pour vivre et il faut. Je sais pas, si j'ai de la colère de la tristesse de la peur. Il paraît on a toutes ces choses quelque part. La joie comme un kangourou. Pour sauter la tristesse on m'a dit. Saute le mur. D'avec ma joie sauter des murs. Je sais pas. Des pieds ça bouge. Ça peut se décider. Plus que les dents. Je sais plus ce que je sais pas que je sais ce que je sais. Maintenant ça y est. Je suis assez fatiguée pour éventuellement devenir une morte.

L'AMI DU FILS DE LA MÈRE À MACHIN -Et il fallait, la mère, faire des repas différents. Qu'on a jamais vu deux fois le même ciel, alors on va pas, d'un jour sur l'autre, fourguer la même assiette. Et disposant jolies les assiettes, et dans l'assiette, jolis les brocolis. La mère à Machin. Avec son derrière énorme, à pendre au bout. Mais c'était pas ma mère pour risquer, même si j'avais envie, y mettre la main. Ma mienne, de ma mère, était petite, un coin de mur. Et elle, la à Machin, ses deux poignes à peser son poids sur la table, ça faisait tinter les assiettes quand elle se relevait, et j'avais toujours quelque chose de beau et moelleux à regarder, sa joue rose comme une gommette, ou ses mollets par deux, qui servaient à la tenir plus qu'à marcher, et j'avais Dieu envie, mettre mes mains sur ses hanches, m'accrocher par derrière, voir, comment c'est, être si grosse, si belle, tellement elle, la mère d'un copain de l'école, la mère de machin avec son popotin. C'était pas rêver d'elle la nuit, mais qu'elle soit devant le midi, y'avait pas besoin du rêve, comme y'avait la cuisine. La mère à machin. À dire ses phrases, que les souvenirs s'écrasent, quand on vieillit ça s'écrase. Elle est morte, de diabète ou chose. On l'a pas assez enterrée, à l'époque. Je veux dire, pas assez honorée et dit, comme elle avait aussi un sacré dard, niveau cœur. Acceptant ça, tous les midis d'enfance le mercredi, n'être que la mère à machin, la mère au pire beau popotin, pour nous tous, les copains de Machin, et devinant bien en fait, elle, quelle mère malingre, étroite, rmalade, épuisée, aigrie, angoissée, déprimée, surmenée, nous avions, chacun chez nous, dans un coin de mur, et l'envie que nous avions de lui faire, visage à fesses, le plus astronomique et simple des câlins. Et assez finaude, assez maligne, pour nous laisser parler de son popotin, pour pas parler de comment son âme, de comment ses mains à tourner au dessus de la casserole, comment son bras long à entourer le mari, à attraper le chien, pincer le chat, à poigner le volant de la Renault, à rabattre la porte, à ouvrir grand la fenêtre et faire rentrer l'air, et c'était dans la maison, pas la nôtre mais un peu, un mercredi midi un peu, notre mère un peu aussi, la mère à machin. On n'a pas assez dit, alors je dis là. Parce que je vois bien, trente ans après je vois bien, quand je ferme les yeux, qu'elle a été mieux ma mère que ma mère.

UNE COIFFEUSE -Le seul homme qui m'a rendue hyper heureuse c'est mon père, je préfère être trop gentille et avoir le cœur propre, vous voyez? Ça vous convient, la couleur? Vous allez être belle. Hier j'ai mangé des mikados à m'en mordre les doigts, je veux dire vraiment, parce que mes doigts se mettaient toujours entre les mikados, je confondais. Vous savez que vous pourriez être belle vraiment, en vous arrangeant? Comme ils font à la télé, quand ils arrangent les gens, ben pareil sauf que pas à la télé. Vous arranger ça veut dire comme maintenant mais en mieux, et par exemple vous avez des beaux yeux. Vous avez des beaux yeux, c'est pour que les gens les voient. Mon père, je peux pas vous dire, mais c'est le seul oui qui m'a pas, vous voyez, menti. Je dis pas que tous les hommes, à part mon père, mentent. Mais je dis qu'on m'a menti, ça je jure on m'a menti, certains. C'est pas que je suis bête vous voyez. Vous êtes déjà belle. Pour moi, parler, c'est vrai, point. Enfin c'est ce que je pensais, avant d'apprendre. Si je dis vous êtes belle, c'est parce que je pense vraiment vous êtes belle. Sinon, j'aurais dit autre chose, de moins. Alors quand ils me disent, à moi, je t'aime et on se marie, je crois. Parfois on m'a fait des choses graves, à cause du mensonge, mais je veux pas qu'on me plaigne. Les cheveux ça s'arrange, ça c'est pas mentir. M père m'a bien dit, c'en est des pas pour moi. Vous êtes belle, et vous savez, c'est pas vous-même, c'est le regard des gens qu'on arrange quand on se fait belle pour

les gens. Faudrait trouver de quoi arranger le monde, aussi. Qu'on voie bien ses deux beaux yeux bleus, au monde. Et qu'on le regarde avec des yeux gentils, comme mon père. Merci madame, de m'avoir écoutée, je sais que je parle, et parfois ça agace, on m'a déjà dit, quand on m'a pas menti une fois.

CELUI QUI QUITTE--Et alors c'est ça qui est en train de se passer, que je te quitte, que comme un train laisse la grande nageoire de la ville derrière lui, et prenant son indépendance de train et des airs d'avion, s'envole, dans des mépris presque pour la ville qui depuis une heure bougeait lentement sous son ventre, la ville qu'il a toute aspirée, en mille passagers assis cassés en trois par le milieu par dans la courbure des fesses et à nouveau celle des genoux de l'arrière des genoux, la ville une main derrière qui s'agite en oiseau droite gauche en adieux, la ville toute entière un quai, et le train fuit, je te quitte alors, comme le train et comme l'enfant, comme l'enfant qui a désormais largement dépassé dans la course le bras de sa mère à taper, la main de sa mère à claquer pour dire top pour dire fin, qui est vers le lac maintenant et toutes le têtes des grands arbres à dodeliner et le suivre et il hurle de joie il court il court, et comme le train, comme le train la vache à quitter son champ, comme le train la vache à semer le berger, comme le train la vache à soudain être devenue intelligente intelligente c'est juste être la vache qui voit la vache en face d'elle et la voyant réalise elle en assez d'être une vache et intelligente assez pour, de vache, devenir chèvre, devenir avion, et puisqu'on croit ça, qu'on est pour toujours soit un train soit une vache... Et alors c'est ça qui est en train de se passer, que je te quitte, dans des orgueils de train oublieux du point la ville loin d'où tout à l'heure il est parti, où tout à l'heure encore il sommeillait, dans des ronfleries chaudes épaisses de siestes de fonctionnaires la tête à coude et dans la salle brûlante d'août, la ville où tout à l'heure il attendait encore, tout étalé, où tout à l'heure encore le train attendait comme un bateau, et le port un petit renflement comme le rebord que la mère roule au doigt, autour de la quiche, pour que ne s'en aille pas l'appareil fromage et crème, le port des finitions de dentelle de vieille son ouvrage sur les genoux, le train comme un bateau, et qui feint pour un moment de se fondre dans la journée humaine dans le temps terrestre et alors que bien sûr il ne supporte se laisser compter qu'en roulis et vagues, en façons de tempêtes et se moque des heures mais pour ne pas vexer la ville où il est le bateau compte minutes et heures et quatorze heures, comme un train comme un bateau, que je te quitte alors, et m'en allant de m'en aller, dans des emportements réguliers de juste les rails et que les rails ne vont que dans un sens, qui est celui de s'éloigner de, plus encore que d'aller à, s'éloigner de, m'éloigner de toi, dans des déterminations de trains, de qui aurait tout compris, du sens de la vie, de ce qu'on est censé faire et pourquoi on est ici, pourquoi en famille pourquoi en amis pourquoi sans se connaître pourquoi à juste être des humains pourquoi d'humains à animaux et partager la terre, pourquoi la grande arche du temps et la grande de l'espace, et pourquoi chacun, pourquoi le point brûlant de chacun, pourquoi le plomb de chacun sous chacun la tête de chacun dans des importances de consciences et alors que le grand monde, je te quitte, je te quitte comme file le train que des voitures en sens inverse longent, et tout désormais à longer le train, le train une côte, le train une côte qui bouge et même quand le train longe la côte c'est la côte qui longe le train, le train une longue femme qui pose en canapé et le train le peintre enchaîné et le train la pièce autour d'eux et le silence et la journée et l'absence qu'ils commettent dans la journée, d'avoir rejoint ensemble le petit grenier et pour rien, pour semblant de peindre et pour en fait juste le temps de se regarder le beaucoup de se voir. Et donc c'est ça qui est en train de se passer, que je te quitte... Que je te quitte, un train lâché comme tête de lion, et qui a, désormais, mieux à voir avec les nuages qu'avec la ville, le train sous le grand ciel des nuages à comme s'arrondir à partir de lui, de chaque côté, pour faire le ciel, et le train le milieu du ciel, le train le milieu du paysage le train dans des décisions radicales étêtées de hérisson boule à filer sous le buisson l'été et sans réfléchir mais juste à cause du bruit à cause de la lampe torche du père à le braquer et le hérisson à rouler bouler et tandis que suçotent leurs glaces les enfants la mère dans des croyances faibles que la vie toujours sera ça, la soirée de juillet, que je te quitte, le train dans sa droiture de train, tandis qu'éolent imperturbables les éoliennes dans le grand champ, que je te quitte, et sans la possibilité de revenir, sans le recours, de faire marche arrière comme font marche arrière les hommes dans les voitures, en passant leurs bras

autour de la tête du siège passager et en tournant la leur et dans des raideurs de nuques mais contents, tout à coup contents, contents comme des hommes contents comme l'étaient leurs pères, avec la possibilité du regret mais pas celle de revenir, dans des fiertés d'enfant idiot qui descend à contre sens l'escalator et au debut c'est rigolo et après ça fait peur. C'est ça alors qui est en train de se passer, que je te quitte...

L'ENFANT-Hôpital psychiatrice. Sur la petite fiche de début d'année à profession point d'interrogatoire. La prof a cru il était infirmier mon père, à la séance sur les métiers m'a demandé si penses-tu que ton père pourrait intervenir pour un peu nous expliquer? Ça m'a fait marrer. Elle m'a regardé avec des yeux bulbizard. J'ai mis ma pokeball. Elle a pris mon carnet et RDV avec ma mère. Le lendemain elle avait les yeux rondoudou. Mon père ça fait 6 ans qu'il vit dans sa pokeball chimique. Que moi je croyais au début que c'était genre une chemisole en rayon X un peu comme les yeux de Scott dans XMEN quand il enlève ses lunettes. En fait c'est une pokeball de l'intérieur qui va dedans son cerveau dedans son sang à l'intérieur, comme quand avec mon rapporteur je m'amuse à faire des couchers de soleil. Dans le RER ce matin les écrans étaient rouges comme si qu'ils saignaient: alerte enlèvement. Un bébé de deux mois qui a enlevé son père, je crois. Moi mon père souvent je pense à l'enlever de la-bas, pour qu'il joue un peu plus avec moi. Mon père, sa pokeball ça fait qu'il a pris 15 kilos, comme si que son évolution c'est en papagrosar. Le soir quand maman est pas là, parce qu'elle elle fait son sévice militaire avec un costume vert et elle doit s'attacher les cheveux alors le soir y'a la trace de l'élastique, comme moi la ligne au ventre de mon slip, comme l'hémisphère à la moitié de mon corps, le soir alors je vais me promener autour de l'hôpital avec mon portable, pour voir si y'a pas des pokemons rares. En ce moment maman c'est souvent qu'elle est pas là, c'est parce que c'est à cause des zattentas et de leui qui s'emmerde pas, leui, avec des pokeballs. Moi bataclan, je croyais c'était un pokemon, mais les copains de sont fichus de moi. Je vis au 21 eme siècle. Je dis parce que: en français on nous a dit, dire l'époque. Je vois pas bien où que je pourrais vivre, dfaçon, où, à part en mon maintenant Dans le RER le ciel est de plus en plus beau le matin, ou le monde de plus en plus laid, peut être c'est proportionnel comme les proportions.